

Marie Petitot

Royales passions

TALLANDIER

Cet ouvrage est publié sous la direction de Denis Maraval.

© Éditions Tallandier, 2018
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com

ISBN : 979-10-210-3260-6

Avant-propos

« Malheur aux détails :
la postérité les néglige tous. »

VOLTAIRE, *Correspondance*, 1738.

Pourquoi un ouvrage sur les passions des têtes couronnées ? Angle d'approche assurément inhabituel et déroutant. Quel intérêt, pourrait-on observer, de savoir que la reine Victoria fait manger ses chiens à la fourchette, que Pierre le Grand ne se déplace jamais sans sa trousse de chirurgie ou que Louis XIII est capable dès l'âge de sept ans d'énumérer les différentes techniques de peinture ? Isolées, éparpillées au sein d'informations plus fondamentales sur un règne et son époque, ces anecdotes paraissent insignifiantes et font sourire.

On aurait tort, cependant, de sous-estimer le poids de ce qui passe pour accessoire. La « petite histoire » ne nourrit-elle pas la grande ? Étoffés, mis bout à bout et inscrits dans une biographie, ces détails de la vie quotidienne prennent une valeur inestimable. En offrant la possibilité au lecteur de changer de perspective, de passer de l'autre côté du miroir, ils enrichissent le portrait des puissants.

Portraits que j'ai voulu très divers. De France en Angleterre en passant par la Russie et Monaco, c'est vers différentes cultures à différentes époques que j'invite le lecteur. Quoi de commun entre la reine Marie de Médicis, morte avant 1650 après avoir vécu les dernières années de la Renaissance et Albert de Monaco qui se nourrit des grands questionnements de la fin du XIX^e siècle et s'offusque des horreurs de la Première Guerre mondiale ? Deux rois, un empereur, un tsar et un prince souverain, mais aussi trois reines, une impératrice et une reine consort : autant de souverains que de souveraines. Certains sont servis par la renommée, comme la mythique Victoria, d'autres demeurent presque ignorés des Français : Caroline d'Ansbach, qui règne aux côtés de George II de Hanovre en Angleterre, mérite largement qu'on lui consacre un chapitre. Diversité dans les caractères aussi. Quel gouffre entre le timide Louis XIII et sa jeune sœur, l'exaltée Henriette de France devenue reine d'Angleterre ! Leur point commun ? Le port d'une couronne qui oblige à lire leur existence sous le prisme de l'exercice du pouvoir. En humanisant chacune de ces têtes couronnées, ces passe-temps nous en apprennent autant voire davantage que la façon dont elles ont fait face aux événements qui ont jalonné leur passage sur terre.

Tout en enracinant chaque personnage dans son temps, il ne s'agit pas de raconter son règne avec ses bouleversements, ses triomphes et ses fautes. C'est aux individus que s'intéresse cet ouvrage. Quoi de mieux pour mettre à nu l'âme de chacun d'entre eux que de réfléchir à ce qui les définit véritablement, leurs passions ? En donnant du sens et de la substance à une vie, une passion dévoile souvent la plus importante facette d'une personnalité, car elle est la plus vraie, la plus naturelle et la plus sincère.

Comme une double vie menée, celle-ci plus personnelle, qui se conjugue parfois si bien avec les ambitions des princes appelés à régner, mais à ne pas confondre avec l'exercice de leurs fonctions officielles. Si leur destinée royale ne peut être négligée, les arcanes du pouvoir et le cours de chaque règne n'ont pas leur place dans ce livre. La question n'est pas de savoir s'ils ont bien ou mal porté la couronne mais de saisir qui ils furent vraiment. Si l'être et le paraître sont indissociables, c'est le premier qui définit le second.

Ces passions sont essentielles à l'existence des princes. Vives et profondes, elles révèlent un aspect confidentiel de leur personnalité. Souvent en adéquation avec leurs grands desseins, elles participent fréquemment à une politique de glorification. Exutoires, elles fonctionnent comme un baume leur permettant de supporter le poids du pouvoir ou de cicatriser des blessures d'enfant. Dans la majorité des cas, on observe un mélange de toutes ces composantes, mais, en fonction des caractères, des centres d'intérêt et des traumatismes vécus, l'une d'entre elles domine. Ainsi, la passion dévorante de Victoria pour les chiens lui vient de son enfance solitaire et malheureuse et lui permet de combler un manque. De même, la neurasthénie dont est affligé Louis XV, symptôme qui s'explique en grande partie par ses jeunes années difficiles, rend la pratique de la chasse nécessaire à son équilibre mental. Très différents, des esprits éclairés comme Pierre le Grand, Caroline d'Ansbach, Napoléon III ou Albert de Monaco joignent l'utile à l'agréable. Au diapason des bouleversements de leurs époques, ils se servent des moyens dont ils disposent pour réaliser de grandes choses. Ils mettent leurs passions au service de leur pays, pour la gloire, le progrès et la culture. D'autres enfin, tel Louis XIII, sans dissimuler leurs goûts

personnels, en font des jardins secrets dans lesquels ils se recueillent lorsque les vicissitudes du pouvoir les accablent. Tout en participant à l'évolution de la société, ces passions restent avant tout un moyen de se préserver, de se détacher des fonctions officielles, de basculer du public au privé, même si la frontière entre les deux sphères reste parfois poreuse.

Qu'on ne soit pas surpris de découvrir de nombreux souverains et souveraines malmenés par l'histoire et par les historiens. J'ai de l'attraction pour les oubliés, les incompris, les stigmatisés... Ce sont souvent eux qui m'ont offert les plus belles surprises. Marie de Médicis n'est pas seulement une Florentine balourde qui a dilapidé les deniers de l'État, elle a du goût et de la suite dans les idées. Louis XIII n'a que l'apparence du soldat ombrageux et austère. Il est aussi rêveur, mélomane et artiste. Derrière l'intransigeante catholique Henriette de France devenue reine d'un pays protestant, se cache une femme moderne, éprise de liberté et prête à se mettre en danger pour faire triompher ses idées.

À rebours de certains clichés tenaces, on découvre donc des êtres sensibles. Décortiquer leurs passions fait apparaître leur courage, leur force, leur détermination, mais aussi leurs failles, leurs angoisses, leurs questionnements, leurs caprices et leurs bizarreries. Cette palette d'attitudes et de caractéristiques aux couleurs si variées les rend plus proches de nous, plus modernes et plus vivants. Touchants, surprenants, agaçants aussi parfois, ils restent souvent admirables.

Dix portraits, dix passions. L'histoire discrète donc ignorée, incomprise donc déformée, ou encore jadis populaire et aujourd'hui tombée dans l'oubli. Il faut chercher, ras-

AVANT-PROPOS

sembler les témoignages et parfois lire entre les lignes. Si les livres et études consacrés à chacun des souverains présentés ici ont servi de base à l'écriture de *Royales passions*, les Mémoires, les correspondances et la presse de l'époque représentent aussi de précieuses sources d'information. Ils ont été largement mis à contribution.

Je souhaite au lecteur de tourner les pages de ces dix chapitres avec le même plaisir que j'ai pris à les écrire. Étonnons-nous, attendrissons-nous ou indignons-nous ensemble !

Marie de Médicis

Le luxe à l'italienne

Jamais encore le château de Fontainebleau n'a été le théâtre d'une cérémonie aussi somptueuse que celle du 14 septembre 1606. Elle marque l'apogée du règne d'Henri IV et Marie de Médicis. Tous les grands personnages du royaume, princes du sang, ambassadeurs et hauts prélats, se pressent au triple baptême des Enfants de France : le dauphin Louis, cinq ans, et ses deux sœurs Élisabeth, quatre ans, et Christine, six mois à peine. Harnachés d'étoffes chatoyantes, les courtisans ont revêtu leurs plus beaux atours : toques emplumées, capes brodées, boutons dorés et épées couvertes de pierreries. Les dames rivalisent de magnificence, mais sans parvenir à égaler la somptuosité de la reine.

Telle la déesse du faste et de l'abondance, Marie de Médicis porte une robe tissée d'or et d'argent, constellée de 32 000 perles et 3 000 diamants. Rayonnante de fierté dans cette armure de pierres précieuses, si lourde qu'elle peut à peine se mouvoir, elle savoure sa consécration. Par la richesse de sa toilette, elle affirme sa légitimité. N'est-elle pas la mère de l'héritier du trône et de deux petites princesses ? N'entame-t-elle pas une quatrième grossesse ? Des

enfants offerts à la France comme un gage de prospérité, assurant l'avenir de la jeune dynastie bourbonnienne.

Cette volonté de susciter l'éblouissement de ses sujets dans le but d'exalter la monarchie triomphante est une constante dans la vie de Marie de Médicis. Cependant, elle ne considère pas les arts uniquement comme un moyen d'affirmation politique et dynastique. Cette Florentine y est réellement sensible et exerce un mécénat aujourd'hui méconnu, car resté discret, dans l'ombre de celui de son époux Henri IV.

Digne héritière des Médicis

Influente en Italie depuis le début du xv^e siècle, la famille de Médicis est considérée d'une dignité inférieure à la plupart des maisons royales européennes. Cependant, lorsque Catherine épouse en 1533 le futur roi de France Henri II, le prestige de cette lignée de banquiers s'accroît considérablement. En 1565, Cosme de Médicis, le grand-père de Marie, réalise un pas de géant dans la course que se livrent ces dynasties pénétrées de préjugés de race : il parvient à marier son héritier François avec l'une des princesses les plus convoitées d'Europe, Jeanne de Habsbourg. Deux ans plus tard, il accède au rang de grand-duc de Toscane et adopte le titre de Cosme I^{er} de Médicis. Sa famille gagne encore en légitimité. Elle se place en première position en Italie du Nord.

Depuis Laurent le Magnifique, les Médicis s'illustrent en tant que collectionneurs éclairés et mécènes prodigues. De génération en génération, ils s'enthousiasment pour les arts et les sciences. Cosme I^{er}, ardent amateur d'alchimie, se fait aménager un laboratoire au Palazzo Vecchio pour ses expé-

rimentations. Son fils François est un personnage cultivé, parlant plus de six langues. Malheureusement ombrageux, solitaire, mélancolique et esclave de ses penchants, il passe son temps à réaliser des expériences chimiques et mécaniques, maniant sans crainte acides et drogues. Il élabore des philtres destinés à guérir infirmités et maladies : l'une de ses décoctions est employée pour protéger de la peste. Après dix ans d'expérimentations, il découvre le secret de fabrication de la porcelaine chinoise et ordonne la création à Florence d'ateliers spécialisés. Il diffuse ainsi cette céramique d'une qualité exceptionnelle dans toute la Péninsule. Se passionnant aussi pour les pierres dures, il développe des compétences dignes d'un professionnel : il invente un nouveau procédé pour fondre le cristal de roche et taille les pierres précieuses. Il réalise lui-même des pièces uniques et s'amuse à créer de faux bijoux d'une telle qualité qu'ils trompent les joailliers les plus chevronnés¹. Le frère de François, Ferdinand de Médicis, témoigne lui aussi d'un intérêt marqué pour les pierres dures. Il développe cette industrie qui devient l'une des spécialités de Florence, au même titre que la porcelaine, le bronze, le cristal, la marqueterie...

Née le 26 avril 1575, Marie de Médicis est la sixième fille du grand-duc François et de Jeanne de Habsbourg. À la cour de son père puis de son oncle, elle bénéficie d'une éducation artistique beaucoup plus poussée que la plupart des princesses de son temps. Curieuse, la jeune fille s'intéresse, comme ses ancêtres, aux sciences, surtout à la chimie et à la botanique. Ses connaissances en mathématiques et en histoire sont honorables. Elle raffole de musique, sait peindre, sculpter et graver. Très tôt, elle est prise d'une irrésistible fascination pour les pierres précieuses, alors considérées

comme des talismans auxquels on prête des vertus presque surnaturelles. Elle apprend à les reconnaître et les priser².

Cet apprentissage intellectuel et culturel meuble les journées d'une princesse à l'enfance solitaire. François I^{er} trompe abondamment son épouse avec une parvenue vénitienne, Bianca Cappello. Le calvaire de l'infortunée Jeanne de Habsbourg prend fin en 1578 lorsqu'elle meurt prématurément, alors que Marie a à peine trois ans. Bianca reste très impopulaire. Fuyant les injures du peuple florentin, le couple adultère déserte la capitale pour se réfugier à Pratolino. François s'adonne nuit et jour à l'alchimie, délaissant ses devoirs d'état. Marie est reléguée au palais Pitti avec ses frères et sœurs. La mort la frappe à nouveau : son frère Philippe est emporté en 1584 et, deux ans plus tard, c'est sa sœur Anne qui disparaît. Quant à l'aînée, Éléonore, elle a quitté la famille pour épouser l'héritier du duché de Mantoue. Marie reste seule et s'attache durablement à sa dame de compagnie, Léonora Dori. Plus connue sous le nom de « Galligai », cette Italienne aux origines mystérieuses et réputée pour sa laideur accompagnera sa maîtresse en France. En 1587, nouveau coup de théâtre : François et Bianca meurent subitement, à quelques heures d'intervalle, probablement empoisonnés à l'arsenic par Ferdinand.

L'ambitieux oncle de Marie succède à son frère sous le nom de Ferdinand I^{er}. Il rapatrie aussitôt la Cour à Florence, au palais Pitti, et reprend les affaires en main. Bals et festivités renaissent, animés par la toute jeune épouse du grand-duc, Christine de Lorraine. Du haut de ses seize ans, la princesse est du même âge que Marie de Médicis. Cette dernière retrouve éclat et joie de vivre. Sans être une vraie beauté, la jeune orpheline se révèle en tout point conforme aux canons de l'époque. Affublée d'une mâchoire un peu

proéminente, héritage Habsbourg, elle possède des formes voluptueuses, une abondante chevelure blonde, un teint éclatant, un regard droit et fier. Surtout, elle est l'une des plus riches héritières d'Europe.

Cette qualité n'a pas échappé au duc de Sully, principal ministre et compagnon d'Henri IV. En cette année 1598, il accède à la surintendance des finances. Le constat est clair : le royaume est ruiné. Les dernières guerres de Religion et la difficile succession du roi Henri III ont vidé les caisses de l'État. Sully a les mains libres pour mettre en place les réformes indispensables. Son maître est enfin solidement assis sur ce trône qu'il a conquis à la pointe de l'épée. Mais, pour parer au plus pressé, la dot colossale de la princesse florentine serait d'une aide précieuse. Il sonde la cour des Médicis. Sans surprise, Ferdinand I^{er} ne voit pas d'inconvénient à ce que sa nièce coiffe la couronne de France.

Un obstacle demeure cependant, et il est de taille. Henri IV est déjà marié. En 1572, il a épousé Marguerite de France, fille d'Henri II et Catherine de Médicis, la célèbre reine Margot. Épris l'un et l'autre d'indépendance amoureuse, les époux ne s'entendent pas et vivent séparés depuis de nombreuses années. L'absence d'enfant dans le couple constitue une raison valable pour obtenir du pape la nullité du mariage. Mais Marguerite refuse de divorcer. La raison est simple : contre tout jugement rationnel, le monarque, incorrigible séducteur, projette d'épouser sa maîtresse Gabrielle d'Estrées. Une fille de France cédant la place à une putain ? Hors de question. Sully s'arrache les cheveux. La mort providentielle de Gabrielle le délivre de ses angoisses. La « presque reine » décède subitement en avril 1599. Marguerite consent au divorce et le roi accepte enfin le mariage avec la Florentine. Ils s'unissent à Lyon en décembre 1600.

Marie devient reine de France à vingt-cinq ans, âge avancé pour l'époque. Son éducation italienne a eu le temps d'imprégner chaque fibre de son être. Les années passées au sein d'une famille de mécènes et au cœur d'une ville foisonnante d'activité artistique l'ont marquée pour toujours.

La reine la mieux parée de son temps

Née riche dans une famille qui l'a habituée au luxe, Marie entend bien continuer à vivre avec faste. Elle cultive l'amour des belles choses. Ses toilettes sont d'une élégance et d'une magnificence rares. Des vêtements de drap d'or et d'argent qu'elle rehausse en se couvrant de bijoux. « Elle en portait partout, au cou, sur la tête, au poignet, étalés sur la poitrine, cousus à l'ourlet de ses robes, accrochés à sa ceinture, incrustés dans ses meubles, sur les bords de son miroir ou de sa cuvette³. » Ses portraits d'apparat dévoilent des robes ruisselantes de pierres précieuses. Les contemporains sont frappés par ses apparitions éblouissantes. Le mémorialiste Pierre de L'Estoile ne peut s'empêcher de décrire la toilette que porte la souveraine le 13 mai 1610, le jour de son tardif couronnement : « Son manteau était de velours semé de fleurs de lys d'or, fourré d'hermine, ayant la queue longue de sept aunes, son ornement de tête tout garni de pierreries, comme aussi son surcot enrichi de gros diamants, rubis et émeraudes, de valeur et prix inestimables⁴. » Lors de la cérémonie d'ouverture des États généraux de 1614, alors qu'elle est régente, on ne manque pas de décrire le « rang de grosses perles rondes comme de petites noisettes » qui descend jusqu'à sa taille, et les « deux perles en poire d'une extraordinaire grandeur »⁵ qui scintillent à ses oreilles.

Aucune reine de France n'aima autant les bijoux. Les joyaux de la Couronne, tout en restant la propriété de l'État, sont à sa disposition. En tant que souveraine, elle sera jusqu'à la mort de son époux autorisée à les porter quand bon lui semble. Parmi ce trésor pour partie reconstitué par Henri IV avant son mariage, se trouve la première couronne de joaillerie connue. Marie porte cette magnifique couronne à l'impériale lors de son entrée solennelle à Lyon, « le tour d'en bas de laquelle était à trois rangs de grosses perles, et tout le reste enrichi de gros diamants et rubis ; sur la fleur d'en haut, il y avait un gros diamant taillé en plusieurs faces, estimé à plus de cinquante mille écus, et cinq perles à poire très belles qui pendaient à ladite fleur⁶ ». Un somptueux collier de perles d'une valeur de 450 000 livres – soit le quart de la dot de la mariée – lui est offert par le roi en cadeau de mariage. En 1602, le monarque complète les joyaux de la Couronne de France avec ceux de la Couronne de Navarre.

La souveraine se constitue en parallèle une impressionnante collection personnelle, riche de nombreuses pièces d'exception : bracelets, boucles d'oreilles, colliers et bagues s'amoncellent. Les perles se comptent par milliers dans ses coffres à bijoux. On peut admirer notamment un magnifique collier de soixante-neuf perles d'une taille et d'une qualité extraordinaires⁷. La reine se fournit en turquoises par le truchement du baron de Salignac, ambassadeur de France à Constantinople. On sait qu'elle possède aussi quelques rubis, dont l'un d'eux a appartenu à Gabrielle d'Estrées, l'ancienne maîtresse de son mari. Elle le fait monter en bague : rien ne se perd ! Elle apprécie aussi les émeraudes et détient un énorme saphir enchâssé dans une bague en or⁸.

Les plus illustres orfèvres de Paris fournissent la souveraine. Ils lui présentent sans arrêt de nouvelles pierres.

Elle est aussi cliente de spécialistes allemands et fait venir des Italiens, comme le Florentin Marc Bimbi⁹. Elle leur achète des bijoux ou des pierres isolées qu'elle fait sertir sur des bracelets, des boîtes à parfum, des cadres, des boucles d'oreilles ou des coffres. Son orfèvre personnel, Nicolas Rogier, détient les clés de ses cassettes : lourde responsabilité ! Il la conseille sur les meilleures affaires, sertit les nouvelles pierres et entretient les pièces de cette fabuleuse collection.

La passion de Marie, qui lui vient incontestablement de son ascendance, n'est pas que pure folie de collectionneuse. « Pour ces princes de la Renaissance, toujours exposés aux complots et aux séditions, il était indispensable de thésauriser de tels objets, de grand prix, faciles à transporter en cas de malheur¹⁰. » La plupart des familles royales et princières de cette époque ont conscience de l'intérêt stratégique que représentent des bijoux, monnayables en cas de guerre ou de fuite à l'étranger. Ils constituent l'« assurance tous risques et capital retraite¹¹ » de Marie de Médicis. Prévoyante, la souveraine ne se sépare jamais de ses cassettes à bijoux.

En avril 1617, son fils, le jeune Louis XIII, se rebelle contre l'autorité maternelle et fait assassiner le favori de Marie, Concino Concini, époux de la Galigai. Il relègue sa mère au château de Blois, d'où elle continue à passer des commandes. Vingt-deux mois plus tard, elle s'évade du château lors d'une fuite rocambolesque : retroussant ses jupes, elle hisse sa silhouette corpulente sur la fenêtre de sa chambre et escalade le mur du château en s'agrippant à une corde, ses précieuses cassettes sous le bras. Dans la précipitation, l'une de celles-ci tombe dans le fossé. Elle ne sera retrouvée que le lendemain¹² ! En 1632, mère et fils se livrent une dernière guerre. Marie met certaines de ses pierreries en gage pour financer une expédition hasardeuse

de son second fils, Gaston d'Orléans, contre le roi. Elle compte sur cet éternel indécis pour lui restituer sa place à la Cour. Il échoue lamentablement, ruinant tout espoir pour sa mère de retrouver son ancienne position. La déception de la Florentine est immense, d'autant qu'elle a sacrifié de magnifiques pièces de sa collection...

La folie des diamants

Si la reine d'Angleterre Élisabeth I^{re} s'impose comme la plus grande collectionneuse de perles du xvi^e siècle, c'est Marie de Médicis qui rafle tous les diamants durant les trente premières années du xvii^e. Elle en possède une quantité astronomique, et de la meilleure eau. En signe de gratitude après la naissance du Dauphin en décembre 1601, Henri IV offre à son épouse un collier de sept grands et beaux diamants séparés par huit cordelières de quatorze perles rondes, d'une valeur de 135 000 livres¹³.

Mais comme pour les autres bijoux de sa collection, Marie ne se contente pas de cadeaux qu'elle devra restituer à la fin de son règne. Elle perd tout sens de la mesure et se livre à des achats compulsifs. Le dossier intitulé *États relatifs aux achats de diamants faits par la reine*, soigneusement tenu à jour pendant toute la période pendant laquelle Marie de Médicis vit en France, répertorie ses achats avec précision¹⁴. Jean Subtil devient l'un de ses plus réguliers fournisseurs. Ce prestigieux orfèvre et joaillier du Pont-Neuf lui délivre des diamants sous toutes les formes : en chaînes, montés en bouquets sur des aigrettes qu'elle pique dans sa chevelure, émaillés sur des petits boutons d'or, taillés en forme de raisins pour des pendants d'oreilles ou en roses pour des broches, enchâssés dans des croix dont elle

aime recouvrir ses corsets... La souveraine n'hésite pas à mettre 360 000 livres dans un bracelet composé d'un diamant ovale entouré de quatre gros solitaires. C'est son acquisition personnelle la plus coûteuse¹⁵.

En 1604, l'ancien surintendant des Finances Harley de Sancy met en vente deux pièces exceptionnelles originaires d'Inde, acquises dans des conditions mystérieuses. Marie de Médicis se voit ravir par le roi Jacques I^{er} d'Angleterre le *Grand Sancy*, magnifique diamant jaune pâle de 55 carats. Fâchée, elle fait une scène à Henri IV et le persuade de lui offrir le second¹⁶. Le roi achète donc le *Beau Sancy* pour la somme dérisoire, compte tenu de la valeur réelle de la pièce, de 75 000 livres. Comblée, la reine porte ce fabuleux diamant blanc de 35 carats en forme de poire lors de son mémorable couronnement en 1610. Le *Beau Sancy* demeure le plus gros diamant de sa collection.

Incapable de résister à une belle pierre, la reine négocie même lorsqu'elle n'a plus d'argent. Elle accepte du joaillier flamand Hélie Fruit deux diamants bruts et quatre autres à facettes, pour la coquette somme de 51 300 livres. Un an plus tard, Fruit n'a pas encore touché une seule livre. En 1612, André Lamagne, banquier de la Galigai, lui dit posséder un magnifique diamant taillé qu'elle achète aussitôt : il lui faudra attendre deux ans avant d'obtenir seulement la moitié du paiement. En 1614, elle ne parvient pas à honorer la facture d'un gros solitaire de 15 000 livres. Bien au fait de cette voracité royale, les particuliers craignent la convoitise de leur souveraine¹⁷. Gare à ceux qui se vantent de posséder une pièce rare ! Ils sont aussitôt harcelés par la reine, prête à tout pour la leur ravir. Ainsi, l'Italien Sébastien Zamet, au service de la France depuis Catherine de Médicis, est contraint en 1605 de remettre à Marie un énorme diamant de près de 80 000 livres ; il ne récupé-

ra que la moitié de la somme, et seulement une décennie plus tard ! En janvier 1613, l'œil expert de la souveraine s'attarde sur un grand diamant porté en bague par le maréchal de Bassompierre. Mais celui-ci ne cède pas : hors de question pour lui de se séparer de ce joyau offert à son grand-père par Charles Quint en personne¹⁸ !

En 1610, soit onze ans après l'arrivée de la Florentine en France, on dénombre dans ses cassettes 5 878 perles et pierres de couleur... et 16 000 diamants de différentes formes et tailles¹⁹. Au commencement du règne de son fils Louis XIII, la reine mère poursuit ses folles dépenses. Les frères Rogier, François Dujardin et Josse de Langerac, orfèvres qui portent tous le titre de joaillier du roi, prêtent régulièrement de l'argent à Marie de Médicis et exécutent pour elle de nombreuses commandes. Les créations, comme les avances, restent plus de vingt ans sans être remboursées²⁰...

Une prodigalité coûteuse mais généreuse

Les folles dépenses de Marie de Médicis font jaser. Aujourd'hui encore, on considère qu'elle a dilapidé l'argent de l'État pour ses pierres. *Quid* d'Henri IV et de sa passion pour le jeu ? Il y dépense pourtant des sommes scandaleuses. Habitude d'autant plus fâcheuse qu'il ne cesse de perdre... Le roi se retrouve parfois endetté de 50 000, voire 100 000 livres, et ce malgré les récriminations de Sully qui lui fait promettre en vain de ne plus miser de pareilles sommes²¹. Ajoutons que le monarque est loin de se montrer hostile à la débauche de magnificence dont fait preuve son épouse. Il sait que les parures de Marie, immortalisées par les nombreux portraits diffusés dans les Cours d'Europe, servent les intérêts de la monarchie. Il a compris que la

vision d'une royauté éblouissante, symbole de puissance, impressionne les étrangers tout en insufflant aux Français un sentiment de fierté. Une leçon qui sera retenue par le futur Roi-Soleil : il sera, comme sa grand-mère, un collectionneur acharné de pierreries et tiendra durant son long règne la Cour la plus brillante d'Europe.

Ce ne sont pas tant les montants déboursés par Marie de Médicis qui choquent que les procédés qu'elle emploie pour se procurer des fonds. En ce début de XVII^e siècle, les souverains ne disposent pas de l'argent de l'État à leur guise. La liste civile de Marie, qui se monte à 400 000 livres par an, additionnée de 36 000 livres d'« argent de poche », ne suffit pas à assouvir sa passion. Aussi bataille-t-elle régulièrement avec son mari pour obtenir de sa part des dons rarement consentis. La Chambre des comptes adresse à la Florentine des remontrances et refuse d'enregistrer ses dépenses. Elle sollicite Sully qui perd patience²².

Alors la reine n'hésite pas à se tourner vers les usuriers. Elle s'endette jusqu'au cou et ses comptes sont presque chaque année déficitaires. Elle emprunte aux gens de sa maison et offre comme garantie à ses créanciers les gains du roi au jeu ! Elle trafique même sur ses bijoux. Après avoir fait fondre une vache en or massif qui lui a été offerte par les représentants du Béarn, elle va jusqu'à engager les bijoux de la Couronne. Mis devant le fait accompli, Henri IV se contente d'étouffer l'affaire²³...

Lorsque Marie accède à la régence après l'assassinat de son époux en 1610, un huitième de son budget est alloué à l'achat de bijoux. Ce n'est pas encore assez. Elle réclame aux ministres des sommes complémentaires pour ce qu'elle nomme avec élégance ses « affaires pressées et secrètes²⁴ ». Elle n'hésite pas à tremper dans des intrigues douteuses, encouragée par sa favorite, la Galigai. Dès 1617, alors que

Marie assignée à Blois n'est plus là pour protéger son amie d'enfance, l'Italienne, honnie par Louis XIII et par le peuple, est accusée de sorcellerie et de détournements de fonds. Le procès, qui se solde par la mise à mort de la pauvre femme, révèle des affaires peu reluisantes qui éclaboussent la reine mère déjà en fâcheuse posture.

Marie est donc dépensière. Pour son plaisir personnel, mais aussi pour les autres, et pour la gloire de la France. Sa piété, comme le veut la Contre-Réforme, est ostentatoire. Elle collectionne les crucifix, les reliquaires précieux et les ostensoirs en brillants. Certaines reliures de livres de dévotion réalisées pour elle entre 1625 et 1630 sont parmi les plus belles jamais réalisées en France : pièces de maroquin rouge, citron, vert ou brun, tranches dorées, ciselées ou peintes, décor filigrané, doré et argenté inspiré de l'Orient²⁵... La Florentine assiste à la messe avec un splendide missel « couvert d'or, émaillé de couleurs, de bois enrichis de plusieurs diamants de toutes sortes²⁶ ». Elle se montre très généreuse pour les institutions religieuses, multipliant les dons aux couvents. En 1611, ce sont dix figures de bois doré qui viennent orner l'église des Feuillants du faubourg Saint-Honoré. Statuette ciselée de sainte Anne, véronique d'or émaillé, aiguière d'argent ciselé, bagues, reliquaires... Autant de magnifiques créations que Marie fait réaliser pour les paroisses.

Elle comble sa famille et ses domestiques de présents et récompense toujours ceux qui lui témoignent de la fidélité. À son cousin, le grand-duc Cosme II de Médicis, elle fait parvenir des statuettes de faïence émaillée, de bronze ou d'or représentant son fils Louis XIII. Elle offre huit cents petits soldats d'argent à son fils aîné pour ses étrennes²⁷. Lorsqu'elle se retrouve exilée au château de Blois par ce même fils en mal de légitimité, elle dépense pour plus de

160 000 livres en bijoux et objets d'art. Les trois quarts sont destinés à des cadeaux pour ses proches, notamment pour Louis XIII avec qui elle aimerait se réconcilier. Elle offre des pierreries à ceux qui ont su la servir. En tête de ces fidèles, citons le duc d'Épernon qui l'aide à reprendre sa place à la Cour après son exil et demeure par la suite un indéfectible soutien. En août 1619, elle lui offre un diamant de 36 000 écus « comme la chose du monde la plus durable²⁸ », témoignage de sa reconnaissance éternelle. Louis XIII aussi consent à faire quelques folies pour sa mère, comme cette « table de diamant, enchâssée en or », d'une valeur de 18 000 livres, qu'il commande à l'orfèvre Fioravanti et dont il lui fait don en 1615 « pour lui faire ressentir sa bonté et grandeur »²⁹.

La reine mécène

Marie de Médicis ne se contente pas d'accumuler les pierreries avec frénésie. Elle n'aime pas seulement les arts pour leur luxe tapageur et est loin d'être cette femme frivole et sans goût que l'histoire aime à décrire. Une image lui colle à la peau, celle de la « balourde », de la « grosse banquière », comme la surnomme avec mépris sa rivale la plus acharnée dans le cœur d'Henri IV, l'altière Henriette d'Entraques. La reine considère qu'encourager les arts décoratifs fait partie de l'exercice du pouvoir. Une industrie qui sert certes à assurer son prestige, mais qu'elle développe avec passion et discernement, encourageant les artistes les plus doués de son temps. À partir de 1610, elle fait loger dans la grande galerie des Tuileries « les meilleurs ouvriers et plus suffisants maîtres qui se peuvent rencontrer tant en peinture,

sculpture, orfèvrerie, horlogerie, pierreries³⁰ ». Le palais royal devient un important foyer de création et d'échanges.

Marie dispose d'une troupe de quarante-trois artisans et artistes particuliers, composée en grande majorité de Français. Ces hommes sont brodeurs, graveurs, horlogers, peintres, surtout des portraitistes tels que Louis Beaubrun ou Frans Pourbus le Jeune, qu'elle loge au Louvre. Jean Biot confectionne pour la souveraine des émaux imitant marbres, jaspes ou calcédoines. Étienne Sager, fabricant de laque, est attaché au service de Marie. Elle lui accorde une pension lui permettant de réaliser « avec gomme-laque et peinture dorée, en usage dans ledit pays, cabinets, coffres, boîtes, lambris, ornements d'église, chapelets et autres meubles et ustensiles chinois³¹ ».

Très sensible à l'artisanat du luxe, Marie visite lors de chaque séjour à Fontainebleau la manufacture de céramique établie dans le village d'Avon. Il lui semble nécessaire de soutenir cet « effort français pour assimiler les techniques italiennes liées au travail de la terre cuite³² ». Elle encourage aussi le développement des Manufactures de la Maque, créées par Henri IV avec des ouvriers milanais. En 1604, elle passe commande d'un ameublement complet pour ses appartements du Louvre à ces nouvelles manufactures de soieries et de toiles d'or et d'argent. Elle soutient ainsi financièrement l'entreprise et expose les œuvres.

Elle conjugue ses efforts à ceux de Sully et d'Henri IV pour développer une manufacture française des tapisseries de haute lisse. Cette technique, dont les Flamands et les Brabançons se sont rendus maîtres, se diffuse en France grâce au mécénat du couple royal. La reine se fait livrer des œuvres fabuleuses et entretient à son service des artisans qui portent le titre de « tapissiers de la reine ». L'un d'eux, Antoine Mesnillet, est chargé de rechercher pour elle les ten-

tures les plus rares et les plus précieuses à travers le monde. Marie sélectionne ensuite celles qui doivent être copiées. Elle veille sur ces précieux objets avec une tendresse quasi maternelle. Lorsqu'elle sait qu'il y a fête, comédie ou ballet au Louvre, à Saint-Germain ou à Fontainebleau, elle prie Mesnillet de faire décrocher les tapisseries afin d'éviter tout dommage. On dit qu'elle possède suffisamment de tentures pour décorer toute la cathédrale de Notre-Dame de Paris les jours de cérémonie³³ !

Parmi les plus remarquables se distinguent trois des premières œuvres de la manufacture du faubourg Saint-Marcel où tissent des Flamands débauchés de Bruges par Henri IV. Cet atelier deviendra en 1662, sous Louis XIV, la Manufacture des Gobelins. La beauté d'une œuvre n'échappe jamais à la reine. Dès son arrivée, elle remarque *L'Histoire de Scipion*, en huit pièces rehaussées d'or. Elle lui est offerte par la ville de Paris à l'occasion de la naissance du dauphin³⁴. Pour le baptême de ce dernier, en 1606, elle expose *L'Histoire de Coriolan* dans la chambre de parade du château de Fontainebleau, assurant la renommée des artistes, « entrepreneurs de la manufacture de tapisseries de ce royaume, *façon de Flandres* ». En 1607, ils tissent pour elle une importante série de quinze tapisseries brodées de soie, de fils d'or et d'argent représentant *L'Histoire d'Artémise*. Elle récompense les artisans en leur octroyant 27 000 livres, juste rétribution pour ces pièces uniques aujourd'hui conservées aux Gobelins et offertes aux yeux du public lors d'expositions temporaires.

Sa Majesté prend aussi des initiatives qui ne doivent rien à l'impulsion d'Henri IV. La manufacture d'horlogerie de luxe la fascine. La ville de Blois en a fait sa spécialité, ce qui lui vaut une réputation d'excellence dans toute l'Europe. En octobre 1618, Marie achète trois montres et trois hor-

loges³⁵. L'une de ces horloges sonnantes est constellée de diamants. La reine possède aussi au moins cinq montres d'exception qu'elle porte accrochées à des chaînes en or et offre souvent à ses proches l'une de ces « babioles » de grand prix.

Lorsque l'artisan Pierre Dupont se lance dans la fabrication de « tapis de Turquie », Marie de Médicis fait la promotion de ses ouvrages « faits d'or, d'argent, de soie et laine » auprès du roi. Conquis, Henri IV encourage la manufacture. En 1609, la Florentine demande à Savary de Brèves, ambassadeur à Constantinople, de faire venir en France cinq brodeuses esclaves, rachetées à des pirates et converties au catholicisme³⁶ : deux Turques et trois Grecques. De leurs doigts de fées, ces femmes installées dans l'hôtel de Luxembourg réalisent des broderies exquises, composées de fils de soie multicolores, qu'elles tissent sur des toiles où les motifs ont été dessinés au préalable. Il est fort probable qu'un coffret en bois recouvert d'une broderie très précieuse composée de motifs de feuillages conservé au musée du Louvre soit l'une des œuvres créée pour la reine par ces brodeuses de talent. Il présente toutes les caractéristiques de leur travail et porte le chiffre de Marie de Médicis³⁷.

Un vent de modernité

Les résidences royales, délaissées à la fin du règne d'Henri III, ont souffert de négligence durant les guerres de Religion. Marie de Médicis, si elle ne bâtit rien en dehors de son prestigieux palais du Luxembourg, aménage et décore à foison. Elle remet au goût du jour les châteaux en les embellissant. Elle profite de la mode de l'époque, qui rend le mobilier plus sédentaire et non transportable

d'une résidence royale à l'autre, pour doter chaque lieu de meubles et d'ornements grandioses. Cette « saturation décorative³⁸ » dans le goût du siècle doit faire ressentir la puissance souveraine de sa propriétaire. La reine fait ainsi fonctionner à plein régime l'industrie du luxe et contribue à faire de la France un modèle pour les Cours européennes, bien avant les réalisations de son petit-fils Louis XIV.

Au Louvre, Marie de Médicis possède de somptueux appartements en enfilade qu'elle aménage sans cesse. Dans sa chambre à coucher, le lit est entouré d'une clôture « formée de jolis petits balustres richement dorés³⁹ ». Des coffres renfermant robes, ceintures, collerettes, chaussures et bijoux sont dispersés dans toutes les pièces. On peut admirer des fauteuils et des chaises tendus d'étoffes précieuses, des boîtes d'argent, des porcelaines rares, des cristaux de Venise, des miroirs encadrés d'ébène, des bougeoirs d'or ciselé et même une coupe de cristal en coquille... Un bureau chinois garni de nacre, serti de perles et incrusté d'argent, que la reine trouve « excessivement beau⁴⁰ », lui est offert par les Jésuites en 1608. La maréchale de Fervaques lui fait don d'une coupe d'agate, et sa sœur, la duchesse de Mantoue, d'un beau miroir « que j'ai placé dans mon cabinet, écrit-elle, comme une pièce très digne d'y être mise en évidence⁴¹ ». Dans son petit cabinet, peut-être la pièce la plus intime de ses appartements, Marie possède un nombre considérable de boîtes, de miroirs et de bougeoirs⁴². Un impressionnant bric-à-brac qui vaut une fortune. À une époque où posséder des meubles relève du luxe, on peut juger quel train de vie mène alors la reine de France. Son palais du Luxembourg, à l'architecture inspirée du palais Pitti de son enfance, possède les intérieurs les plus luxueux de l'époque. Les visiteurs enchantés découvrent des décors faits de lambris dorés rehaussés d'éléments sculptés et de